



GEORGES LEFEBVRE

# GEORGES LEFEBVRE

## (1874-1959)

« Très naturellement, c'est le problème des classes qui, avant tout, préoccupe M. Lefebvre. »

MARC BLOCH,

*Annales d'Histoire économique et sociale*, 1929.

**D**ES TROIS, c'était lui l'aîné : douze ans de plus que Marc Bloch ; quatre ans de plus que Lucien Febvre. La mort désormais, les égale et les confond. Elle les fait pour nous inséparables. Elle consacre la rencontre spontanée de leur vie, la solidarité de leur histoire conquérante, dominante. Les trois cimes de la chaîne, à l'heure où la lumière s'éteint sur la dernière d'entre elles, s'enveloppent pour toujours d'une même ombre et composent une seule présence invisible.

Marc Bloch et Lucien Febvre étaient venus à lui les premiers : ce qui n'étonnera ni des uns ni de l'autre. Ils ne se connaissaient guère. Lui, professeur de lycée jusqu'à la cinquantaine, avait alors été nommé à la faculté de Clermont-Ferrand. Ils le firent venir en 1928 à Strasbourg où ils enseignaient déjà. Sa signature figure en 1929, dans le premier numéro des *Annales*. L'Histoire des trois s'accordait d'emblée. Et aussi, malgré le style de recherche propre à chacun, leur conception du métier dans son ensemble.

De communs critères révèlent, dans toutes les disciplines, les dimensions du savant. En premier lieu, l'orientation et l'ampleur de sa problématique. Et ce qui est vrai de l'homme de science l'est bien plus profondément encore de l'homme tout court. Voulez-vous prendre la mesure d'un homme ? Cherchez les problèmes qu'il se pose. Georges Lefebvre avait, à bien des égards, annoncé les siens dès la thèse longuement mûrie qu'il venait de soutenir en 1924. Huit ans après tout au plus, une problématique générale était esquissée dans ses grandes lignes. Marc Bloch en apercevait dès 1929 la partie centrale : « Très naturellement, c'est le problème des classes qui, avant tout, préoccupe M. Lefebvre ».

L'observation ne vaut pas seulement pour l'article sur la vente des biens nationaux, paru l'année d'avant, et dont Marc Bloch rendait

compte dans les *Annales* : mais pour la thèse mentionnée tout à l'heure sur les *Paysans du Nord*. Elle allait valoir aussi pour tout le reste de l'œuvre, pour toute l'activité scientifique du savant, pour tout le mouvement de recherches à naître autour de lui. C'est par ces *Paysans*, par les « classes rurales » comme on disait alors, que s'est ouverte, en 1924, la série des œuvres maîtresses. C'est par les classes urbaines qu'elle s'achèvera : par ce livre initiateur et conducteur sur les structures sociales, par cette étude tant attendue sur la population d'Orléans pendant la Révolution. Étude inachevée encore et dont une de nos tâches les plus urgentes est d'assurer la publication.

Oui, les classes sociales apparaissent bien au centre de cette problématique. Cherchez en bas, du côté des fondations, vous rencontrez les structures de l'économie. Cherchez en haut, vous trouvez le contenu mental, la vie spirituelle, les options idéologiques. Étudiez maintenant, à travers un réseau embrouillé de conjonctures, les réactions politiques des grands ensembles sociaux. Vous tenez alors les éléments solidaires d'un immense ensemble d'hypothèses — dont on sait bien qu'il ne répond pas à tout et qu'il appelle la contre-épreuve — mais qui imprègne profondément toute l'historiographie d'aujourd'hui.

**P**OUR GEORGES LEFEBVRE, les structures sociales, considérées dans leur ensemble, dérivent essentiellement des structures économiques, et en particulier de la répartition des capitaux productifs. La terre est historiquement le premier de ces capitaux. Directement lié à l'étude des structures sociales des campagnes, le problème de la répartition de la propriété et de l'exploitation apparaît en tête des *Paysans du Nord*. L'auteur et Marc Bloch y voyaient le plus grand problème de l'histoire agraire — et l'un des plus grands de toute l'histoire. L'ouvrage le pose d'une façon très concrète, que bien d'autres études reprendront. Il consiste essentiellement à rechercher combien de paysans disposaient d'assez de terre pour vivre indépendants, et comment évoluait la proportion, compte tenu du mouvement démographique. Le même critère de la répartition des capitaux productifs — biens fonciers ou entreprises de commerce par exemple — servira, au moins provisoirement et concurremment à d'autres, au classement des sociétés urbaines. Mais qu'il s'agisse des campagnes ou des villes, on ne s'en tiendra pas à un seul critère, ni même à un seul type de classement. Il faudra considérer, indépendamment de la « propriété des moyens de production », le « revenu des différentes catégories sociales ». A côté du classement économique, un classement juridique et social s'impose, au moins pour l'ancien régime, dans le cadre des ordres.

Classes populaires et bourgeoisie retenaient particulièrement son attention. Dans un article de 1932, plein de sympathie et d'admiration pour

Mathiez, dont il venait d'accepter de poursuivre les tâches à la présidence de la *Société des Etudes Robespierriennes* et à la direction des *Annales historiques de la Révolution française*, Georges Lefebvre recommandait de regarder les événements non seulement d'en haut, mais d'en bas. Se placer au point de vue des Assemblées et des partis? Sans doute. Mais il faut aller plus profond, jusqu'aux grandes forces anonymes qui sont parfois la vie cachée et active de l'Histoire. C'est à certains égards un retour au « peuple », un retour à Michelet, mais éclairé, renouvelé par un recours à Marx : tout au moins à certains aspects de ce marxisme sociologique que Pareto prenait soin de distinguer du marxisme économique. Si bien que Georges Lefebvre introduit dans le peuple de Michelet la notion de classe sociale, de « groupes sociaux ». L'historien se doit finalement de regarder à la fois le dessus et le dessous. Il doit « déterminer avec précision quels pouvaient être les besoins, les intérêts, les sentiments et surtout le contenu mental des classes populaires ». Rares ont été jusque-là les études de ce type. Georges Lefebvre insiste : « c'est là pourtant que réside le problème essentiel de l'histoire sociale. Et il n'est nullement indifférent à l'histoire politique. »

Bien entendu, l'étude englobera, à côté des classes populaires, toutes les autres classes ; ce que vient affirmer, la même année, le célèbre article sur les *Foules révolutionnaires*. Mais Georges Lefebvre y met surtout l'accent sur les faits de mentalité collective, sur leur formation, leurs caractères, leurs conséquences. Dans ces *Foules révolutionnaires*, à l'épaisse substance paysanne, apparaît une mentalité collective préexistante, née de multiples facteurs : les contacts de la profession et du village — pratique des soles collectives, rencontres du marché, de la queue, de la messe, du cabaret, des veillées — semblent bien avoir joué un rôle essentiel dans sa formation.

C'est sur cette mentalité déjà en place que va jouer à l'époque révolutionnaire la provocation des événements. Entre l'événement provocateur, quelle qu'en soit la nature — événement politique ou économique par exemple — et la réaction populaire, apparaît le relais explicatif de la mentalité sociale : « ... entre ces causes et ces effets s'intercale la constitution de la mentalité collective : c'est elle qui établit le véritable lien causal et, on peut bien le dire qui, seule, permet de bien comprendre l'effet, car il paraît parfois disproportionné par rapport à la cause, telle que la définit trop souvent l'historien. L'histoire sociale ne peut donc se borner à décrire les aspects externes des classes antagonistes ; il faut aussi qu'elle atteigne le contenu mental de chacune d'elles. »

La problématique générale de Georges Lefebvre, énoncée ou impliquée déjà par la thèse, est ainsi formulée dès 1932. Résumons-la dans l'ordre logique : Economie, Classes sociales, Mentalité sociale — avec les rapports qui les unissent et l'influence qu'elles exercent sur les événements de tout ordre. Nous la verrons réapparaître jusqu'à la fin,

jusqu'à cette dernière communication, présentée au colloque de 1957 sur les structures sociales : « les idées, quelles qu'elles soient, soutiennent toujours un rapport quelconque avec la structure sociale du temps, et, par conséquent, avec l'économie qui contribue à l'engendrer ». Il venait, quelques instants auparavant, d'évoquer Lucien Febvre, Marc Bloch. Comment ne pas évoquer nous-même cette devise des *Annales*, si proche, si fraternelle, qui éclatera en plein relief sur la nouvelle série de 1946?

QU'UNE telle orientation de la recherche, qui établit finalement une chaîne de relais entre l'économie et la politique, rencontre maintenant chez nous une très large adhésion, qu'elle progresse hors de chez nous, qu'auprès des jeunes ces grands mots d'ordre que nous avons vus monter, prennent même plutôt l'apparence de vérités banales que de vérités guerrières — rien de plus fatal à la vérité guerrière qu'une atmosphère consentante — apporte précisément à l'action des Trois l'hommage que nous voulons lui rendre. C'est par eux et par tout ce qu'ils représentaient, par leur travail d'un tiers de siècle, que la route est devenue banale, passante.

Aucun danger qu'elle finisse en impasse. Après les fins, voici maintenant les moyens. Chapitre capital : car le nouveau est moins aujourd'hui dans la problématique que dans l'exploitation et les techniques à mettre en œuvre.

Les sources d'une telle histoire sont à sa mesure : immenses. Tantôt d'une infinie variété, tantôt d'une homogénéité presque industrielle, attendant l'attaque industrielle d'équipes qualifiées. De tous les grands types de documents, Georges Lefebvre avait la pratique directe, personnelle. Il aimait les archives, leur atmosphère d'atelier laborieux, la découverte et le contact du document, le travail clinique sur le texte à la table de recherche. Il savait quelle profonde expérience du métier exigent l'orientation, le contrôle, l'interprétation des grandes enquêtes.

« Pas d'histoire sans érudition », proclamait-il volontiers — lui si peu proclamatoire ! Son érudition savait d'ailleurs prendre à la fois la forme traditionnelle et la forme élargie. Traditionnelles, personnelles, ses études préparatoires au récit d'une émeute flamande, ou à la cartographie nationale des courants de la Grande Peur ou à l'arbitrage du procès de Danton. Également, sa façon de concevoir et de préparer une publication de documents — telle l'*Histoire des subsistances dans le district de Bergues*. Je me souviens d'une matinée qui m'apparaît toute proche encore, au Centre de la Recherche, où il rappelait, avec des exigences chartistes, les devoirs de l'annotation en matière d'édition de textes. Mais il avait aussi — et plus peut-être qu'aucun autre — l'érudition des grands ensembles : au-delà du document déjà expérimenté par lui, il voyait la catégorie documentaire, la longue série exploitable de docu-

ments identiques; au-delà de la tâche individuelle de l'érudit et de l'étape individuelle encore, d'une recherche initiale, il recommandait, voilà vingt ans, l'entreprise collective de recherche sur de vastes fonds homogènes, précisément suggérée, orientée, contrôlée d'après les leçons de la première expérience.

Ces sources abondent, à peine effleurées jusqu'ici, mais essentielles pour l'histoire économique et sociale : cadastres ; archives hypothécaires — ce négatif du cadastre, ce passif de la propriété paysanne inséparable de l'actif cadastral ; registres du contrôle et de l'insinuation, archives de l'enregistrement ; rôles nominatifs d'impôts directs, rares sans doute par rapport au reste, mais qui apportent d'emblée de larges vues cavalières sur la composition sociale d'une population, et qui justifient des enquêtes jusque dans les archives communales, où on les retrouve de temps à autre. Ajoutez les listes censitaires du Consulat et de l'Empire. Et enfin l'immense fonds notarial, dont il n'est pas inactuel de rêver, pour certaines catégories d'actes et pour tout un choix de localités, l'exploitation mécanographique et statistique. La statistique : forme de son érudition. Il n'en ignorait pas les méthodes et ne confondait pas la critique d'un texte traditionnel, où les erreurs s'additionnent, avec celle d'une longue série statistique où — normalement — elles se compensent. Il recommandait, en matière économique et sociale, le recours aux procédés statistiques, chaque fois que l'opération serait possible. Que de fois l'a-t-il encore « proclamé » — et jusqu'à la fin : il ne suffit pas de « décrire », il faut aussi « compter ».

Voilà plus de vingt ans que Georges Lefebvre proposait à la recherche collective tout cet ensemble de moyens. Qui n'en serait frappé ? Beaucoup de nos grandes enquêtes sociales et économiques d'aujourd'hui sont les siennes ou procèdent directement de ses recommandations.

N'allons pas d'ailleurs oublier les multiples recherches d'érudition qu'il a effectivement poursuivies jusqu'au bout, durant ces dernières années, avec l'aide des collaborateurs que le C.N.R.S. mettait à sa disposition. Certaines ont permis de continuer de grandes publications antérieures, de prolonger par exemple jusqu'au cœur de l'an II la collection des *Archives Parlementaires*. Ou de donner au recueil d'Aulard sur les *Actes du Comité de Salut Public* d'indispensables compléments de texte et de tables. Entreprise nouvelle, la publication des *Discours de Maximilien Robespierre* s'est poursuivie à un rythme rapide depuis 1950. *Le Recueil de documents relatifs aux séances des Etats généraux de 1789*, qui projette l'éclairage sur des jours décisifs, prendra place dès maintenant parmi les séries capitales de textes et les modèles d'édition. — Dira-t-on enfin qu'il a opéré seul — et seul sans doute il pouvait le faire — les décomptes et les classements sociaux exigés par ses *Etudes sur l'histoire économique et sociale d'Orléans*, encore à paraître, et dont on a dit déjà l'intérêt primordial ?

L'historien doit donc être un érudit. Mais forcerais-je la pensée de Georges Lefebvre en ajoutant qu'il doit être concurremment un philosophe? Sa recherche s'insère dans une problématique qui va de la matière à l'esprit, des forces économiques aux forces idéologiques, qui ne renonce pas à expliquer les origines de la pensée sociale. Nul moins que lui ne s'est terré dans le document, ni même enfermé dans l'histoire. Son article sur les *Foules révolutionnaires* nous dit les très précieuses suggestions qu'il a trouvées dans la *Revue philosophique* avec l'article de Dumas sur *La contagion mentale*, ou encore dans *La religion et la foi* de Delacroix, et tout ce que lui a donné une collaboration avec notre cher Maurice Halbwachs. Devant les grandes tâches en perspective, il fait appel aux économistes, aux sociologues, aux psychologues, aux géographes. Il pensait, en dernier lieu, à un colloque avec les démographes et les médecins sur l'influence des facteurs biologiques en histoire. Et pour que les échanges fussent possibles, il demandait aux historiens de s'ouvrir aux sciences sociales, à leur langage, à leurs préoccupations, à leurs méthodes. « Il n'est pas question de renoncer au récit, non plus qu'à la synthèse d'un moment ou d'un mouvement de l'histoire. Il s'agit d'adjoindre aux formes traditionnelles du travail historique une forme nouvelle qui le mettrait en rapport plus intime avec la vie. »

Cependant que de son côté, Lucien Febvre, dans sa propre tradition, comme dans celle de Marc Bloch et des *Annales*, réclamait et nouait la grande alliance des sciences humaines.

RÉCIT, « synthèse d'un moment ou d'un mouvement », vient de nous dire Georges Lefebvre. Comment y aurait-il renoncé? Entendons-nous bien : une histoire de l'économie, de la société, de la civilisation risque de n'être, par ses intentions mêmes, qu'une histoire partielle ; elle tend plus ou moins à dissoudre le récit, à submerger l'individu dans l'immensité du reste. On a sans doute le droit de la concevoir à part, de supposer le récit connu, et de faire porter essentiellement l'effort sur l'explication du monde. Capitale et neuve, elle demeure la plus urgente et la plus originale exigence de la division du travail, du partage des tâches. Mais l'histoire ne peut rester partagée. La synthèse finale doit réintroduire l'individuel sous l'immense éclairage social. Elle établit un certain degré de probabilité historique auquel peuvent toujours échapper des hommes, des épisodes, des moments — fussent-ils « monumentaux » selon la vision de Valéry : la longue durée pouvant d'ailleurs se charger ensuite de compenser les hasards et de rétablir l'équilibre, en faisant apparaître un bilan du réel plus ou moins conforme au probable. L'histoire sociale est sans doute à sa manière une forme d'histoire totale puisqu'elle vise à écrire l'histoire de la race humaine. Mais elle n'en est pas la plus achevée. Celle-ci ne se trouve que dans l'Histoire tout court. Celle qui

affronte l'individu et la contrainte sociale, que la lutte soit ou non inégale, que l'individu lui-même soit ou non, à certains égards, une combinaison de contraintes : par exemple la tragédie d'un Philippe II face au monde méditerranéen ; ou de Napoléon, dans un monde que la Révolution française est venue bouleverser.

L'HISTOIRE socio-politique de Georges Lefebvre fait donc aux événements et aux hommes leur large place dans un nécessaire contexte où jamais ne sont faussées les proportions.

L'individu, c'est d'abord pour lui l'être physique, biologique. Parlant de Mirabeau et de Danton, il note « la poussée animale... la musculature des deux colosses ». Et il regrette en passant que les biologistes ne puissent, au moins jusqu'à présent, préciser l'influence de l'anatomie sur le caractère. Mais la physiologie, l'histoire naturelle de l'intéressé donnent par contre des bases à l'étude du « tempérament » dont il a toujours souligné l'importance. Ajoutez banalement ensuite à la pression de la nature la pression de l'époque ; élargissez l'observation à l'« environnement » des sociologues, avant tout au milieu familial et social, ainsi qu'au dynamisme ou au statisme des circonstances. Quelle enquête pour un portraitiste qui serait — comme l'érudit souhaitable de tout à l'heure — également un philosophe ! Ce portraitiste, Georges Lefebvre sait l'être, quand il le juge utile, dans la sobriété, la probité, la puissance de sa facture. Mais finalement la galerie des grands hommes qu'il nous laisse, malgré l'irréductible originalité qui brille dans chacun, prend dans l'ensemble une saisissante coloration sociale : interprètes, héros, symboles de forces collectives, plus que durables créateurs d'un monde pensé par eux.

Après l'individu, l'individuel : le cas particulier, l'épisode, l'événement. La méthode demeure la même. Les faits sont strictement exposés : mais insérés aussi dans un large contexte social.

Voici un fait divers bien significatif : le meurtre du comte de Dampierre venu saluer le Roi, près de Sainte-Menehould, lors du retour de Varennes. Les paysans le massacrent. Comment négliger les dessous du drame, la haine des paysans contre un seigneur depuis longtemps en guerre avec eux, l'état d'esprit créé par cette autre Grande Peur qui suit la fuite du Roi, « l'agitation sociale... ressort essentiel » de l'événement politique ? L'historien se fait ici le véritable instructeur du procès. Autre procès maintenant, et que le successeur de Mathiez ne pouvait éviter : le procès moral de l'histoire contre Danton — et le procès de Germinal. L'étude est presque exclusivement politique et dans la meilleure tradition. Une nuance toutefois, une suggestion apportée en quelques lignes : si l'on reconstituait l'atmosphère dans laquelle s'est engagé le procès devant le Tribunal révolutionnaire ? L'enquête de psychologie collective n'ajouterait-elle pas, là encore, au dossier ? Et voici la loi de

Prairial : comment l'expliquer sans tenir compte une nouvelle fois de la psychologie collective, de l'obsession généralisée du « complot aristocratique », des attentats de prairial manqués ou présumés contre Robespierre, et de la « nouvelle flambée d'excitation punitive » qui s'ensuit dans les milieux révolutionnaires? Flambée dont témoignent, en quelques semaines, près d'un millier d'adresses.

UN MOT enfin des grandes œuvres de synthèse du type de *La Révolution*. Le récit y trouve naturellement une place considérable, prédominante. La collection où l'ouvrage est publié ne suppose pas connu, comme le fait par exemple une histoire des civilisations, le cours des événements. Et, d'autre part, l'auteur, on l'a déjà dit, n'entend nullement proscrire le récit, par principe, de l'histoire. Mais sous quel éclairage le présente-t-il! Une étude d'économie - société - idéologie domine le premier livre. Vient, au livre d'après, « l'avènement de la bourgeoisie ». C'est ensuite, avec sa longue chaîne de péripéties, la lutte de l'Europe contre la Révolution bourgeoise. Et dans le dernier livre, qui présente un bilan, dominant de nouveau la structure et les préoccupations du premier.

Pas d'esprit de système qui fausse les successions, les proportions. Mais la problématique de jadis illumine tout l'ouvrage.

Je parlais tout à l'heure du grand homme dans l'histoire. Et l'historien, grand homme? Ne se reconnaît-il pas, comme ici, à l'ampleur des horizons, à l'immensité des fins de son histoire? A l'efficacité des moyens qu'il propose à la recherche personnelle ou collective? A l'exemplarité de l'œuvre?

Comment ne pas penser à l'exemplarité de l'homme? Marc Bloch louait dans les *Annales*, à propos des *Questions agraires au temps de la Terreur*, la lucide objectivité de l'analyse, mais aussi le « frémissement d'humaine sympathie » qu'on y trouvait. Ceux qui connaissaient Georges Lefebvre lui rendaient ce frémissement. Son équilibre, sa réserve, sa pudeur le protégeaient un peu contre nos sentiments sans y parvenir tout à fait. Son personnage appelait l'effusion. Par sa lumière, sa flamme et sa chaleur profonde. Par sa simplicité, sa pureté, sa transparence. Braudel et moi le lui disions un jour : on l'aurait embrassé comme un cher emblème, comme un cher symbole. Il reste pour nous un emblème, un symbole du progrès scientifique et d'une plus haute connaissance des hommes. Et le symbole nous ramène au grand homme vu par lui : symboles, les héros qu'il aimait et qui peuplent le ciel de son Histoire.

ERNEST LABROUSSE.